

# NOTES CRITIQUES

---

BEILLEROT (Jacky). — *Voies et voix de la formation*. — Paris: Éditions Universitaires, 1988. — 93 p.

Cet essai représente l'ouvrage d'ouverture d'une nouvelle collection, « Savoir et formation », dirigée par l'auteur et M. Gault. D'emblée la formulation donnée aux parties constitutives du livre nous fait pénétrer dans du neuf :

- la formation comme une colline éternelle ;
- la formation comme le travail de la terre ;
- la formation comme une aventure ;
- la formation, une réflexion.

Formulation nouvelle oui, dans nos contextes de formation ou de recherche, pour des idées dont J. Beillerot sait nous montrer qu'elles sont essentielles autant qu'existentielles par rapport à l'histoire individuelle et l'histoire collective, l'histoire de l'humanité (rapport au Savoir, rapport à la Vie, à la Mort, à l'Autre).

La plongée (le retour ?) à laquelle il nous invite, dans des dimensions profondes et simples à la fois de la formation permet en fait le développement d'une vision prospective « des voies » de la formation et c'est elle qui intéresse l'auteur : l'éducation au XXI<sup>e</sup> siècle, moteur du développement des richesses spirituelles et matérielles. Cette éducation sera d'abord l'élaboration d'une théorisation de l'éducation, théorisation qui « accroît l'Être » au lieu de le réduire.

Tout l'essai va poser les premiers jalons de cette théorisation. Sur un mode souvent lapidaire, incisif, complètement anti-conformiste. J. Beillerot passe au crible de son analyse aiguë les actions, les recherches, les idéologies qui, sur le terrain de la formation, mettent en jeu des rapports inégalitaires et perpétuent la domination.

Chaque phrase courte, chaque mot à sens unique ou multiple portent des savoirs multiréférentiels et pas seulement psychanalytiques. C'est pour cela que toute tentative de résumer l'ensemble ne peut que réduire atrocement. Renvoyons nos lecteurs à une lecture directe de l'ouvrage, petit et si tonique dans sa concentration formelle et la violence lucide des idées émises.

Reprenons pourtant, quelques-unes des idées forces que nous avons particulièrement entendues :

— Coup de patte est donné à la législation, à la définition des objectifs de formation en termes de compétences, métiers..., aux planifications :

Se former n'est jamais réductible à « se former à, par, pour... se former c'est vivre une demande, son évolution, son élaboration, son incarnation... une demande de l'essentiel, de l'existential par le savoir et la connaissance... Former n'est d'aucune utilité. Dès que je pense utilité, la formation devient enseignement... »

— La nécessité du « lien » pédagogique est affirmée :

« Former c'est rendre compte de la manière dont le formateur (s') apprend lui-même. Il pétrit la mie et la croûte de la relation formative... » Travailler de la formation, c'est travailler le lien... « L'informatique est en train de multiplier les autodidactes. »

— On apprend par « identification » :

Former ce serait finalement « savoir symboliser un conflit »

— On est victime d'« inflation pédagogique ».

Elle est nourrie du mythe qu'on peut tout savoir, tout maîtriser, tout prévoir : « Reconnaître la rupture entre pensée et action ». Sinon « on s'engouffre dans le conditionnement pour supprimer risque et angoisse de l'action ». Redire pourtant l'importance d'apprendre la réflexion à l'école, comme « manque à la connaissance et à l'action dans leur rapport ».

— La formation est une « quête du sens », une recherche de « l'énigme » :

« Comprendre ne s'accumule pas ».

— La formation est une « aventure de la théorisation » :

C'est « rompre avec l'intention qu'il est bien d'éduquer, rompre avec la toute puissance de l'influence, renoncer à l'enfant perpétué et dominé du soi adulte ».

Quelques questions lourdes d'avenir sont posées au fil des lignes.

- Comment la liberté peut-elle naître de la soumission ?
- Comment à l'école réconcilier pouvoir et acte ?
- Comment opéreront les savoirs véhiculés à l'école par des femmes, quand dans la tradition « se former, c'est se séparer des mères » ?
- Qui a intérêt à une théorisation de la désillusion ?

L'ouvrage, on l'a dit, constitue en lui même un genre nouveau. Il fait la preuve de sa capacité à dire autrement, à faire exister un sens qui révolutionne les signifiés et les signifiants jusque là établis dans

les échanges entre Savoir et Formation. Il donne vie et sens aux principes qui président à la création de la nouvelle collection et qui sont présentés en post face. Sans doute faut-il pour les énoncer et écrire l'essai, éprouver fortement le sentiment de l'insuffisance d'autres travaux, d'autres recherches, d'autres modes de communication, le sentiment aussi de l'inégalité profonde des échanges sociaux se jouant dans les rapports de formation.

Mais comment ce genre peut-il perdurer s'il ne s'établit pas plus clairement dans son projet social comme une aide au présent pour les hommes et les femmes d'action (on pense aux travaux de P. Meirieu, chercheur praticien qui engage autrement le dialogue avec formateurs et enseignants); comme une aide aussi aux chercheurs en sciences humaines, en sciences de l'éducation, souvent d'ailleurs praticiens: les uns et les autres qui veulent que leur travail d'élucidation profite à l'action, synthèse opérée jadis par E. Durkheim dans le concept de « théorie pratique ». C'est bien à des formateurs et chercheurs sur la formation que s'adresse ce livre, alors qu'il est vrai qu'il veut d'abord donner la parole aux formés (la « voix » de la formation), aux apprenants plutôt, à nous tous. Mais J. Beillerot n'est pas dupe de cette « voix » donnée...: les « voies » nouvelles tracées le seront par quelques adultes... « un peu plus angoissés », « un peu plus lucides d'enfance ».

L'analyse offerte est une analyse critique et ne peut être que cela comme le dit fortement l'auteur. Elle doit pourtant pour être efficace, plus qu'elle ne le fait, nous semble-t-il, ouvrir des « voies » véritablement nouvelles à l'action et à la recherche, préciser le futur, en inspirant mieux le présent (dont tellement de gens bien intentionnés s'occupent...).

En écrivant ces lignes un doute nous envahit: ne reprenons-nous pas en écrivant ainsi, la langue de bois que dénonce J. Beillerot? Laissons donc cet essai parler de lui-même, questionner l'intimité de chacun: discours sans parole, action sans méthode... Peut être est-ce là la recherche du vrai dont les pratiques quelles qu'elles soient ne peuvent faire l'économie.

Claude THESMAR  
CNAM